

Arnaque à Tijuana
de
Marc Villard

With a little help from Matthew Klein

Avant de connaître Tijuana, Paul Davis pensait que ce bled ne pouvait être pire que son quartier d'Anacostia à Washington. Ce jour-là, dans sa piaule au deuxième étage de l'hôtel Los Amigos, il regardait rougir les néons des bars et pensait à la mort. Peu après la frontière, un dealer portant une veste en daim lui avait suggéré cet hôtel situé dans la calle Benito Juarez, en bordure de Coahuila, le quartier à putes le plus dingue au sud de San Diego. Il sortait seulement aux heures des sets, baissant les yeux et adoptant l'allure d'un gringo lessivé. Son petit couteau reposait au fond de sa poche mais ce jouet aurait fait sourire les narco-traficants attablés comme des princes au negro Durazo, un restaurant du Sinaloa.

Venir à Tijuana en fin de tournée n'était pas l'idée de Paul mais celle de Webster, son agent. Il était même question d'une date à Mexico mais, en attendant, Paul survivait dans ce trou à rat. Le batteur et le bassiste étaient mexicains et résidaient à Ensenada. Il restait trois soirs au saxophoniste pour venir à bout de ce contrat infâmant et s'il prenait l'avion pour rentrer à D.C. ses derniers dollars partiraient dans ce luxe impromptu.

Il se mit en route pour Las Adelitas, le bordel le plus pompeux de cette ville de merde. Il aimait y picoler en lorgnant les chiquitas énervées avant de gagner le New Star situé du côté de Revolucion: texans bourrés aux as, seersucker et tempes bleutées. Une certaine idée de fin du monde. Il commanda une bière glacée et, l'oeil glauque, accommoda sur les paires de fesses alentour, pendant qu'un moustachu pendu à un micro encourageait au stupre les mâles en virée biture. Une brune rondelette, à la poitrine pharaonique, se porta vers lui.

- Je te connais, cabron.

- Je travaille dans le coin.

- Non, tu habites le même hôtel que moi: Los Amigos. Avec de l'eau marron dans les robinets.

Paul éclata de rire et proposa à la prostituée un verre de bière brune. Vingt minutes plus tard, elle parvint à lui expliquer son projet.

- Comment ça, une arnaque ? dit-il.

- Je t'explique et après tu me dis si ça colle.

Bien plus tard, en s'envolant sur *Something Else*, Paul Davis laissa son esprit divaguer vers le plan, à priori sans risque, proposée par Manuela. Après tout, repartir à la maison avec un paquet de dollars était un avenir moderne et intéressant.

Juan Sanchez boucla sa Ford et, comme il quittait la ruelle Baja, tomba nez à nez avec Manuela qui couinait: « Hé, regardez ça! ». Le sac en papier qui traînait à ses pieds révélait des

dollars américains. Un paquet de fric. La prostituée porta le sac vers sa poitrine et en retira un papier plié en deux.

- Lisez ce truc, je compte l'argent, dit-elle à Sanchez.

Juan s'exécuta et déclara, sûr de lui.

- C'est une histoire de drogue, une sorte de paiement.

- A vue de nez, il y a cinq mille dollars dans le sac. On fait quoi ?

Paul Davis, cravaté et vêtu de frais, pointa le nez, impromptu, en badaud.

- Seigneur, cachez votre argent, nous sommes à Coahuila.

- On ne sait que faire, dit Sanchez. Regardez cette lettre.

Paul en prit connaissance et déclara:

- Ça sent la came, personne ne viendra réclamer ce fric. Vous l'avez trouvé; en principe, il est à vous. J'ai un ami avocat, si vous voulez, je peux lui demander ce qu'il faut faire.

Manuela et Juan Sanchez opinèrent du bonnet. Et Paul tourna les talons. Manuela dévisagea Juan avec candeur.

- Comme vous étiez là vous aussi, on fait part à deux, c'est plus juste.

- Hé, ça m'arrangerait bien.

Dix minutes plus tard, Paul Davis revint vers le couple, un sourire triomphant sur les lèvres.

- D'après mon ami, vous pouvez garder l'argent. Il faut le signaler au fisc, c'est tout. Mais il y a un délai: vous devez attendre 30 jours pour que l'argent soit définitivement à vous.

- Pas de problème, nous attendrons, dit Manuela. Mais je n'ai pas de compte en banque à Tijuana. Vous pouvez vous en charger? demanda-t-elle à Sanchez.

- Hola, on se calme, s'interposa Paul. Vous ne connaissez pas cet homme, il peut tout garder pour lui.

- Je lui fais confiance, il est très correct.

- D'accord, d'accord, ça me regarde à peine. Néanmoins, vous devriez vérifier si ce monsieur est fiable. Il doit prouver sa bonne foi.

- Je veux bien prouver ma bonne foi mais comment? dit Sanchez.

- Vous donnez l'impression d'être honnête mais c'est peut-être une façade. Avez-vous de l'argent sur vous ?

- Il y a un distributeur dans le quartier ?

- Non, dit Manuela. Mais nous avons deux banques à cent mètres.

- C'est juste. Je vais tirer 5000 euros à ma banque et vous verrez que je suis solvable.

Là-dessus, Sanchez, modestement énervé par les réticences de Paul, partit comme une flèche chercher le fric à sa banque. Quand il revint, Manuela, gênée et rougissante s'excusa d'avoir

douté de Sanchez et tassa son fric avec celui du sac « trouvé » à ses pieds. Sanchez accepta de garder le pactole pendant trente jours et, pendant qu'il inscrivait son numéro de téléphone sur une page d'agenda, Paul glissa à Manuela un sac rempli de papier et planqua le vrai derrière une camionnette. Paul se pencha vers Sanchez et, amical, suggéra :

- Cachez bien cet argent, le quartier n'est pas sûr.

Le lendemain, Manuela et Paul décidèrent de fêter leur arnaque au Negro Durazo, bourré à craquer de narco trafiquants, Los Nuevos Tamazulas de Guamuchil. La musique hurlait dans les baffles pendant que le couple improbable s'enfilait des tacos et des langoustes de Puerto Nuevo.

- Tu vas faire quoi, avec ton fric, Manuela?

- Je vais faire construire une vraie tombe pour mon frère: il est mort en passant la frontière. C'est ce foutu Rio Grande; il nageait bien mais pas assez bien. Après, je fais retaper le toit de la maison de ma mère à Ciudad Juarez. Quand il pleut, ça coule dans la cuisine et dans sa chambre. Et toi ?

- D'abord, je prends un avion pour rentrer à Washington et après je m'achète un saxo flambant neuf, celui-ci est fatigué.

- Tu pars quand ?

- Après-demain.

Le lendemain soir, Manuela se préparait à rentrer à l'hôtel quand Maria, une gamine qui étudiait aux arènes pour passer picador, lui proposa une petite virée au New Star: elle adorait le jazz. Manuela accepta car la soirée était belle et le salaud qui manageait son boxon l'avait augmenté le mois précédent. Elle tenait la forme. Après quinze minutes de semi-léthargie dans le club, la prostituée percuta le visage du saxophoniste en partie caché dans un coin d'ombre. Elle ignorait tout de la musique ternaire mais quand il enclencha *Besame Mucho*, elle se prit à fredonner derrière l'instrument. Paul Davis réglait les affaires courantes mais c'était ce genre de type qui se prenait au jeu du jazz et il ne savait pas mal jouer. Manuela patienta à la sortie du club sur le coup des minuit. Davis, content d'en avoir terminé, manqua buter sur la prostituée.

- Hé, qu'est-ce que tu fais là ?

- J'ai accompagné une copine et qu'est-ce que j'vois: l'arnaqueur des bas-quartier en train de jouer les stars.

- C'est rien qu'un job et ici, c'est la cambrousse.

- N'empêche, j'aime beaucoup comme tu joues. Mon amie, qui s'y connaît, dit que tu es une pointure au saxophone. Comment ça se fait qu'avec ton talent, tu aies accepté de niquer Sanchez.

- Le jazz ne rapporte pas grand' chose et, sans les 2500 dollars, je rentrais en train à Washington. On va boire un verre ?

- Okay. Comme tu pars bientôt, tu peux baiser gratos cette nuit.

En fait, la nuit dura plus longtemps que prévu. Paul rendit son billet d'avion et un pont aérien fut créé entre la chambre de Manuela et la sienne. Le musicien ne lui révéla rien qu'elle ne sache déjà sur le sexe. L'homme plaisait à la prostituée et sortir avec un musicien gringo attira le respect à Manuela, aux alentours de Las Adelitas.

Juan Sanchez, la honte au coeur, allongea une fortune à deux canailles domiciliées près du carrefour de San Ysidro. Ils lui promirent en échange de retrouver la trace de la fille et de Davis. Il s'agissait de jumeaux surnommés Les Diaz à Tijuana et leur job consista à écumer les rues à putes et les boxons fort nombreux dans la ville-frontière. Le septième jour, ils photographièrent Manuela qui désertait Las Adelitas pour retrouver son béguin. Une heure plus tard, ils balancèrent leurs clichés sur les genoux de Sanchez somnolant dans sa Ford sur l'Avenida Constitution. Le mexicain serra les poings et salua les jumeaux d'un coup de menton. Son costume de coton clair puait le cigarillo et le hot dog. Il consulta sa montre: 21 heures. Le pas souple, il gagna Coahuila et se prit à marcher au hasard dans les rues éclatées autour du lupanar de Manuela. Les Diaz avaient parlé d'un hôtel mais, dans sa hâte, il n'avait pas noté le nom de la rue. Les dents serrées, il collait parfois son visage aux vitrines, captant des fins de matchs de football, des dénouements de mélés sirupeux, des émissions consacrées aux chiens asiatiques. Puis, un vendeur de tortillas à la sauvette lui en colla trois dans les bras. Encombré par sa bouffe et son Diamondback qui désertait sa poche de poitrine, il rata l'apparition du couple se faufilant vers l'hôtel. Paul Davis aperçut Sanchez.

Ils grimperent quatre à quatre les degrés conduisant à leurs piaules, réglèrent les notes de la semaine et empilèrent leurs fringues dans deux sacs marin. Manuela pleurnicha sur sa collection de Chihuahua en peluche mais la liberté méritait bien des accommodements avec la nostalgie.

Les poubelles de la ruelle située sur l'arrière de l'hôtel, à l'angle d'Articulo 123, les accueillirent après leur saut par une fenêtre du premier étage. Ils se sauvèrent, en pouffant sauvagement, vers l'aéroport.

- Je ferai quoi chez les gringos, cabron ? demanda-t-elle.

- Pareil qu'ici mais la musique est meilleure.

Nouvelle initialement publiée dans Jazzman